



J'ai vu...



LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS, Mgr AMETTE, REÇOIT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LA SAINTE-CHAPELLE

(Croquis de notre collaborateur Fauret pris au Palais de Justice le 22 mai, jour du service funèbre des avocats morts au champ d'honneur.

FOP. 47



LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE L'AVIATEUR GEORGES BOILLOT

Nous sommes sûrs de répondre aux désirs de nos lecteurs en donnant ici la dernière photographie de Georges Boillot. Le héros de tant d'exploits a trouvé une mort glorieuse dans un combat qu'il soutint seul contre cinq avions ennemis, le vendredi 19 mai. Cette mort est une perte cruelle non seulement

pour notre aviation militaire dont Boillot était devenu l'un des meilleurs pilotes, mais aussi pour le sport automobile. Vainqueur du Grand Prix de l'A.C.F., Boillot était en effet un des rois du volant. La dépouille de ce vaillant repose en terre française, dans le petit cimetière de Vallencourt, dans la Meuse.

"GÉRONTE" EST TOUJOURS SUR LA SELLETTE

Que de lettres reçues ces derniers jours! Nous voici obligés de prier certains de nos amis connus ou inconnus de prendre patience, de ne pas croire qu'on néglige leurs idées et leurs avis au cas où ils ne les verraient pas rapportés très prochainement ici. L'abondance même et la diversité des sujets qu'ils traitent à fond nous permet de prévoir, dès à présent une certaine systématisation de cette enquête et que nous n'osions pas espérer si tôt.

Ainsi, nous croyons préférable de nous débarrasser du "Chœur des Gérontes" avant d'en venir à d'autres problèmes, à d'autres projets d'avenir qui paraissent également préoccupés à bon droit nos "Jeunes Grognards".

L'enseignement, la banque, l'épargne [bien entendu] la dignité et la propagande française à l'étranger, pour ne citer que confusément et au hasard de nos dernières lectures.

"GÉRONTE" POLITIQUEUR DE CERCLE ET STRATÈGE DE CAFÉ

De M. Eugène D..., infirmier dans une ambulance du front, et qui, dans la vie civile, n'avait guère d'autre ambition — il ne nous en voudra pas, de le dévoiler puisqu'il nous le rappelle au début de sa lettre, — que celle de passer pour un excellent violoniste amateur dans les salons de sa ville natale, et pour un parfait brideur au cercle d'icelle.

«... En province, quand j'étais un commencement d'homme, les jeunes gens de mon espèce faisaient peut-être des bêtises, mais cela ne regardait qu'eux... Aujourd'hui que j'ai le temps de réfléchir, je me demande si les vieux n'étaient pas plus coupables encore! Ah! les effroyables conversations politiques des cafés ou des salons provinciaux! Je sais bien, un homme d'âge fait volontiers aller sa langue, faute de faire aller facilement ses jambes ou ses bras; et, pour un bavard, quel admirable champ de manœuvre que «le terrain de la politique!» Ce sont probablement les vieux qui sont coupables des ridicules et oiseuses discussions politiques dont la France a tant souffert... Les jeunes, quand ils avaient l'honneur d'être admis dans leurs conversations, en prenaient à leur tour l'habitude, se préparant ainsi à être vieux avant l'âge...»

Evidemment, ce n'est là qu'un détail, exprimé à la va-vite, et sous une forme ironique, humoristique presque. Mais puisque la lettre de M. Eugène D... fait allusion, en ayant l'air de s'en jouer — et ceci, après tout.

(1) Voir le commencement de cette enquête dans les deux numéros qui précèdent.

Nous serions quelque peu confus de l'empressement que nos correspondants du front ont mis à nous seconder et à nous éclairer dans notre tâche, si cet empressement ne nous démontrait pas justement que cette enquête vient à son heure et ne nous assurerait de son utilité. — Nous sommes certains que, de cette consultation, le Pays retirera quelque profit. C'est là pour "J'ai Vu", avec les remerciements de ses lecteurs, le plus précieux des encouragements.



L'éternelle comédie : Clitandre et Géronte... s'ils pouvaient se décider à prendre du repos...

n'est pas sur! — à cette stupide manie de politiquer dont la France a tant souffert, où elle a usé le meilleur de son intelligence et de ses forces vives, il nous a paru nécessaire de « marquer le coup ».

Les politiciens de salons ou de cercles constituent à coup sûr la caste et la classe où fut recruté ce burlesque état-major de mal-faisants inutiles qui mérita d'être catalogué, dès le début de la guerre, sous le titre de stratèges de cafés...

Leur esprit politique (?) du temps de paix représentait l'état endémique et chronique de la maladie aiguë que fut un temps leur esprit stratégique.

Parler sans savoir, ou par passion mesquine, — et pour ne rien dire!... Rappelons la phrase du capitaine de C...: « On s'est habitué à voir une génération plus jeune agir alors qu'on avait coutume d'écouter l'autre parler... »

Il paraît que la politiquerie et ses conséquences sont des monstruosité abolies, jusque dans les provinces les plus reculées, et qu'elles ne reparaitront pas plus chez nous que les « dinosauriens » de l'époque jurassique.

Ce serait bien à souhaiter...

LA GUERRE CLASSERA LES VALEURS

Réflexions cueillies au passage dans une lettre où rien ne les faisait pressentir :

«... Pourquoi, après la guerre, les gens qui ont sauvé la France ne seront-ils pas appelés à assurer son salut pacifique dans l'ordre où ils ont été convoqués à la défendre? Pourquoi y a-t-il eu jadis et y aurait-il encore deux modes d'évaluation des capacités selon que c'est la paix ou la guerre?

«... J'espère que, quand il s'agira de distribuer dignités, charges et prébendes, on pourra suivre, dans l'intérêt même de la France victorieuse, l'ordre selon lequel les classes ont été appelées à assurer sa victoire...

Et un peu plus loin :

«... Je pense que les gens actuellement libérés de toute obligation militaire voudront bien se considérer pour la fin de leurs jours (que nous leur souhaitons d'ailleurs aussi éloignée que possible), affranchis également de toute besogne, de tout souci et de toute responsabilité politique, quand l'heure de la paix aura sonné... »

Sans commentaires...

Notons néanmoins que le sergent-major qui nous fait tenir cette lettre nous expose ses idées sur la géronto-

cratie absolument par hasard... et à propos d'une demande de changement d'adresse!

SIMPLE ANECDOTE OU "GÉRONTE" SE REBIFFE

L'enquête était déjà annoncée, mais non pas commencée dans *J'ai vu*, quand un petit lieutenant aviateur en permission pour quarante-huit heures... vint nous rendre visite. Le jeune homme dit, devant des tiers, avec cette naïveté qui est le propre des véritables héros :

— Il y a quelque chose d'assez désobligeant pour nous auprès du grand public : c'est que nous sommes tous des gamins... Je ne crois pas qu'on nous prenne au sérieux.

Nous l'avons consolé, avec la conviction qu'on imagine, notamment en lui parlant de l'admirable sénateur Reymond.

Une inoubliable exception ne fait, hélas! que confirmer davantage une règle!...

— Mais, hasarda quelqu'un qui se trouvait dans nos bureaux au moment où le jeune aviateur s'exprimait de la sorte, vous pourriez peut-être, dans le but de remédier au mal dont vous vous plaignez, prier quelques personnalités d'âge respectable de vous servir d'observateurs? Ce n'est pas fatigant : on est assis...

Le jeune héros dit, toujours sans malice : — Oui... Mais c'est qu'il faut de bons yeux.

Alors, son interlocuteur : — Qu'est-ce qu'on est donc en train de vous apprendre dans le ciel, par le temps qui court? Ignoreriez-vous que, parmi ceux

J'ai vu...

de nos astronomes qui sont fonctionnaires, un des plus haut placés est aveugle?

— Qu'il soit aveugle ou non, Paris ne s'est pas pour cela rencontré ces temps-ci avec une comète, fit observer, non sans aigreur, le plus âgé de ceux (classe 83), qui prenaient part à cet entretien...

D'un jeune agrégé d'histoire et géographie qui, après s'être battu vaillamment et n'étant plus capable de mener la dure vie des tranchées, est actuellement (21 mai), utilisé à éplucher des pommes de terre dans un lointain secteur :

« ... Je n'ai sur moi ni Guizot ni Siméon Luce. Excusez-moi donc de vous citer de mémoire ce communiqué caractéristique... qui date de 1346 :

« Les archers génois et la cavalerie française ployaient aux abords du plateau de Crécy devant un ennemi supérieur... en artillerie lourde. Le vieux Jean de Luxembourg, roi de Bohême (classe 1298), féal allié de la France, ne voulut pas se dérober sans avoir pu *ferir* un coup de lance. Aveugle et podagre, il se fit conduire à cheval jusqu'aux rangs ennemis par les jeunes gens de sa suite et il trouva au milieu d'eux une mort glorieuse...

« ... Aujourd'hui, pour reprendre, en les arrangeant un peu, quatre vers d'un Français qui fut du moins bon Français par son esprit et son style :

Nous avons changé de méthode :
Le vieux roi n'est plus à la mode,
Nos braves gérontes n'ont pas
À quitter l'arrière d'un pas...

« ... Ils ne se font plus conduire au combat par les jeunes, ils les y envoient tout seuls ; hommes liés, personnages enchaînés par le sentiment du devoir, ils préfèrent rester à leur place afin d'avoir une vue d'ensemble plus précise et plus synthétique des opérations... »

Pour la deuxième fois, une fois encore, nous sommes obligés d'arrêter ici cette lettre, si amusante qu'elle soit.

◆ ◆ ◆

L'UNIVERSITÉ RAJEUNIT SES CADRES.
OU L'ON VERRA QUE LE MOT " DOYEN " CHANGE DE SENS.

Par la lettre qui suit, nous inaugurons véritablement la partie vivante et active de notre enquête. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvions considérer la plupart des communications précédentes, quels

que fussent le jugement ou la verve de ceux qui voulurent bien nous les adresser, que comme des indications d'un état d'esprit que nous savions réel et sur lequel nous souhaitons des précisions.

M. R. B..., maître de conférences à la faculté des lettres de..., officier gestionnaire dans un train sanitaire, a été un des premiers à nous adresser un message uniquement provoqué par l'annonce même de notre enquête ; il expose des faits excessivement précis ; nous nous en voudrions de retrancher de sa lettre une seule ligne comme aussi d'y adjoindre momentanément le moindre commentaire :

« Monsieur,

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la préface de l'enquête qu'entreprend *J'ai vu*.

« Unde vos correspondants s'y montre peu tendre pour la « gérontocratie » universitaire. Je n'ai ni l'intention, ni — Dieu merci ! — l'âge de prendre ici sa défense ; je partage du reste votre avis sur le fond de la question. Je veux même vous prouver à quel point je le partage en apportant à votre enquête la modeste, hâtive et... un peu cahotée contribution dont est capable le cheminot que je suis à l'heure actuelle.

« L'Université ? vous l'avez signalée à juste titre comme un des foyers les plus caractéristiques de cette routine dont la guerre, il faut l'espérer, nous débarrassera pour toujours... Il doit être vrai que l'excès d'un mal implique la nécessité d'un remède, et qu'il peut même indiquer la nature dudit remède à l'occasion : l'Université, sans doute parce qu'elle était, plus que tout autre organisme national, atteinte du mal dont vous avez su qu'on s'inquiète, a senti déjà la nécessité de lutter contre lui.

« La première même elle semble s'être préoccupée du problème du rajeunissement de ce que l'on pourrait appeler son haut commandement.

« Un petit fait me paraît aider à mon argumentation.

« Le grand public sait généralement ce qu'est un doyen de faculté ; il n'ignore pas que c'est à lui qu'incombe le soin de la direction matérielle et spirituelle de ce corps enseignant. Mais, trompé par le mot même, il croit que le doyen est le plus âgé des professeurs d'une faculté.

« C'était vrai autrefois, ce n'est plus vrai. On a tellement compris ici la nécessité

d'une impulsion ferme et vigoureuse qu'on n'a plus voulu s'en rapporter à des mains débilisées par l'âge. A l'heure actuelle, sur une soixantaine de doyens, plus de la moitié comptent parmi les membres les plus jeunes des facultés auxquelles ils appartiennent. Les vieux s'éliminent d'eux-mêmes en ne se présentant plus aux élections qui sont le mode de recrutement des doyens.

« Vous parlerai-je de la plus haute autorité universitaire, le Recteur ? Recteur, ce mot seul semble un synonyme de vénérable vétusté. On songe au respectable M. Leterrier, de l'Orme du Mail, si noble, si digne, un tantinet gâteux. Ici aussi nous avons changé de méthode. Savez-vous l'âge qu'a M. Coulet, le nouveau recteur que le ministre de l'instruction publique vient de nommer à Grenoble ? Quarante-cinq ans.

« Excusez cette lettre d'ordre peut-être un peu particulier, mais dont les exemples sont, je crois, en accord avec le principe que nous défendons ». R. B.

◆ ◆ ◆

ET LES JEUNES !

Mais voici qu'une nouvelle lettre nous arrive, où, tout en reconnaissant les fautes des " plus vieux ", un ami de M. Eugène D..., caporal infirmier dans le même secteur que lui, engagé volontaire, nous dit entre autres choses intéressantes :

« ... Et les « plus jeunes », qu'en faites-vous ? J'ai un gredin de gamin (je l'adore, ai-je besoin de vous le dire ?) qui, depuis qu'on se bat pour lui, ne fiche rien, se laisse vivre... Son professeur de première m'écrit de ne pas m'inquiéter : le niveau des examens est si bas qu'il sera sûrement bachelier quand même !... Le croyez-vous, monsieur, ses lettres contiennent plus de fautes d'orthographe qu'il n'en commettait à douze ans !... »

Nous reparlerons de la lettre du caporal infirmier. Nous n'en avons cité ce passage que pour bien prouver notre impartialité et celle de nos grognards. Certains ont déjà de grands fils et la négligence funeste où risqueraient de tomber à leur tour les jeunes gens de la victoire ne les préoccupe pas moins que les erreurs des vaincus, déjà mûrs, de 1870.

ARISTARQUE.

P. S. — Je renvoie, faute de place, au prochain numéro la petite correspondance. Que je prie seulement mes Jeunes Grognards de vouloir bien m'adresser leur courrier, 8, Boulevard des Capucines. A.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

PARIS — 30, RUE DE PROVENCE, 30 — PARIS

Vient de paraître :

Le plus bel ouvrage sur la Guerre :

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

REPRODUITS PAR LES

PHOTOGRAPHIES DIRECTES

EN COULEURS

DE

GERVAIS-COURTELLEMONT



LES RUINES — LES TRANCHÉES — LES
TOMBES GLORIEUSES — LES UNIFORMES —
LE MATÉRIEL DE GUERRE —
LES TROUPES NOIRES, etc., etc.

Plus de 300 clichés autochromes reproduits par la Photographie des couleurs

Un beau volume in-4° oblong (24 × 32), reliure de luxe, dos et coins demi-chagrin, plats toile, tranche supérieure dorée. Le volume : 16 francs

C'EST EN DANSANT QUE NIJINSKY CÉLÈBRE SA LIBERTÉ



Le chœur des nymphes.



La danseuse Tamar Karsavina.

Nous avons dit que le célèbre danseur russe Nijinsky, prisonnier des Autrichiens, avait été remis par eux en liberté, sous condition que les Russes libéreraient en échange le Dr Barany, leur prisonnier, et prix Nobel de médecine. Nijinsky est en ce moment en



Le danseur russe Nijinsky.

Amérique, où son premier geste fut de donner une fête au bénéfice de ses compatriotes prisonniers, comme il le fut. Nijinsky danse ici le célèbre ballet que tout Paris a applaudi : l' "Après-midi d'un Faune", avec ses partenaires habituels : Karsavina et la Pawlowa.



Deux nymphes

dansent.



UN TRAIN BLINDÉ PENDANT LE COMBAT : LES QUATRE PIÈCES FONT FEU

Les trains blindés ont joué, surtout aux actions de Verdun, un rôle énorme. C'est que, montés sur rails, leur mobilité extrême leur permet de tirer en changeant de position. Ils

sont comme le vaisseau, qui, par ses évolutions, peut éviter la bordée ennemie, en continuant à faire feu. C'est, croyons-nous, la première photographie de ce genre qui ait été publiée.

DEUX MORTS D'AVIATEURS

LA cinquième arme a perdu récemment deux de ses plus anciens et de ses meilleurs pilotes : le commandant Tricornet de Rose, le sous-lieutenant Peretti — sans compter l'admirable Boillot dont je reparlerai.

Je fis la connaissance du lieutenant de Rose en décembre 1910 à Pau, alors qu'il accomplissait son apprentissage à l'école Blériot. Il appartenait à une glorieuse promotion qui comptait l'enseigne de vaisseau Conneau, futur André Beaumont, le lieutenant Princeteau qui se tua le jour du départ du Circuit Européen, le lieutenant de Goys, capturé comme commandant lors du bombardement de Ludwigshafen, les lieutenants Gouin, de Malherbe, Bague, qui se noya en essayant de traverser la Méditerranée, sans oublier parmi les civils Jules Védrines et le grec Sismanoglou qui s'engagea pour la durée de la guerre, se conduisit en héros et mourut au champ d'honneur, frappé par un obus.

Dès cette époque, le lieutenant de Rose était considéré comme un pilote d'une habileté atteignant la témérité. Les acrobaties étaient alors tenues pour des tentatives de suicide. Mais l'officier-pilote n'était pas seulement un brillant exécutant pour meeting, c'était également un navigateur émérite. Il accomplissait journalièrement de magnifiques randonnées à travers le Sud-Ouest.

Contrairement à certains, le lieutenant de Rose eut beau avancer en grade, il resta fervent pilote. Aux grandes manœuvres, il se signala à maintes reprises. Vint la guerre : comme chef d'escadrille, il donna toujours l'exemple, et si son unité avait été mise à l'ordre du jour avec citation de son nom dans le motif, on n'aurait pas pu dire de lui qu'il recevait la récompense du travail d'autrui. C'était un chef qui payait de sa personne et se réservait les missions périlleuses. Sa valeur le fit choisir comme chef de l'aviation d'une armée. Ces fonctions absorbantes ne l'empêchèrent pas de continuer à voler. Il ne faisait jamais la tournée de ses escadrilles autrement qu'en avion et souvent il prenait part aux expéditions aériennes.

La mort du commandant de Rose est une perte cruelle pour l'aviation : aussi remarquable technicien qu'habile praticien, il connaissait les possibilités du plus lourd que l'air, il savait organiser, il savait ordonner. Il possédait un ensemble de qualités extrêmement rares.

C'est lui qui au début de la guerre, au cours d'une reconnaissance, avait dû atterrir par panne d'essence aux abords d'un village belge. Aussitôt il est entouré, fêté. On lui



Le sous-lieutenant aviateur de Peretti, mort au champ d'honneur. Avait obtenu pour son courage la légion d'honneur, la médaille militaire et la croix de guerre à 4 palmes.

offre du schiedam, on lui propose des cigares, on désire qu'il garde un souvenir charmant de son atterrissage. Il n'en demande pas tant. Ce qu'il veut c'est de l'essence, vite de l'essence. On va lui en chercher. Bientôt il a tout le carburant que l'on peut trouver dans le bourg. Il commence à remplir son réservoir lorsqu'un enfant accourt à toute vitesse, criant :

— Les uhlands ! voici les uhlands !

Panique, affolement. L'officier français n'est plus gêné par l'affluence. Tous les spectateurs se sont envolés vers des parages

moins malsains. De Rose, ce grand guerrier blond, distingué, aux traits énergiques, aux moustaches de fier Gaulois, reste à son poste, continuant son travail. Impassible, il se contente de jeter un regard sur les uhlands qui approchent et se remet sans hâte, sans émoi, à vider son essence comme si la situation n'était pas critique. Tant de sang-froid stupéfie l'ennemi qui est convaincu que le village doit être occupé par nos troupes. Aussi reste-t-il prudemment dans le lointain sans avancer. Enfin, le réservoir est plein, le pilote met l'hélice en marche, monte en voltige et décolle. Il passe à cinquante mètres au-dessus des Boches qui, se voyant joués, un peu tard, ouvrent le feu. Mais à cette époque, ils tiraient mal encore contre avions. Le ronflement du moteur fait emballer quelques chevaux. Et de Rose rentre avec des renseignements très importants, après avoir échappé à la captivité par une nouvelle manifestation de son audace incroyable.

Tel était l'aviateur, tel était le chef que pleurent tous ceux qui le connaissaient.

UN HÉROS D'AVANT-GUERRE

Le 28 avril dernier, le sous-lieutenant Peretti effectuait une croisière de chasse sur son monoplace. Vers 5 h. 45 du soir, il apercevait un fokker biplace et se précipitait vers lui. Il le tenait de très près et chacun de ceux qui assistaient à la rencontre attendait anxieusement la chute du Boche. Malheureusement la mitrailleuse du Français s'enrayait. Ne pouvant plus lutter et se trouvant en mauvaise posture, Peretti, jouant le tout pour le tout, fonçait sur son adversaire pour le précipiter dans le néant par un abordage, mais ne pouvait y réussir et recevait une balle dans les reins. Dompnant la douleur, il avait la force de revenir jusqu'à nos lignes et essayait d'atterrir dans les plaines de la Meuse. Mais à environ 100 mètres du sol, il devait tomber inanimé, car l'avion piquait brusquement et venait s'écraser dans une prairie. Peretti était

relevé par des fantassins qui se trouvaient aux environs : il était mort, mais nullement défiguré et, selon l'expression de ceux qui le virent une dernière fois, « conservant un sourire extraordinaire ». Peretti pilotait depuis le début de 1912. Son ami Fereistein et lui étaient partis au Maroc où ils avaient accompli de merveilleux exploits. Ils y avaient eu un avant-goût de la guerre sous le commandement du lieutenant de la Morlaye, ils avaient été les héros de l'époque glorieuse de l'aviation marocaine. Les voyages Casablanca-Rabat et retour, Casablanca-Mogador et retour furent à diverses reprises réalisés par eux et, malgré le peu de sécurité que présentaient alors les moteurs souvent défectueux, Peretti avait réussi au-dessus des tribus ennemies le raid Casablanca-Fez-Souk-el-Arba et retour, soit plus de 700 kilomètres.

Les deux inséparables avaient aussi été les premiers à faire du bombardement aérien. Ils lançaient des bombes Aazen. Un jour où nous étions aux prises avec les Riata qui s'étaient réfugiés dans la montagne dans un endroit inaccessible aussi bien aux soldats qu'aux obus, le général Gouraud demanda à Peretti et à Fereistein d'essayer d'aller déloger l'ennemi. Le premier emmenait le lieutenant de la Morlaye, le second

le capitaine Raymond. Ils lancèrent chacun quatre bombes de 400 mètres d'altitude : l'effet fut prodigieux. Avec deux avions et quatre braves une grande victoire avait été remportée sans une victime de notre côté. Le raid avait été effectué à travers des montagnes de 2 000 mètres où la moindre panne aurait été fatale.

Un tel passé permettait d'attendre beaucoup de ceux qui l'avaient accompli. Le lieutenant de la Morlaye devenu capitaine, les adjudants Peretti et Fereistein promus sous-lieutenants firent plus encore qu'on espérait. Pour sa part, en plus de son galon, Peretti obtenait quatre citations et la Légion d'honneur qui venaient prendre place à côté de la médaille militaire. Nous nous contenterons de citer le motif de sa croix : « Pilote hors ligne, d'une audace et

d'une habileté éprouvées, toujours prêt à accomplir les missions les plus périlleuses. Depuis le début de septembre 1914 a exécuté de très nombreuses reconnaissances à longue portée qu'il a toujours réussi à mener à bien, malgré le feu des batteries spéciales et les avions ennemis. A attaqué des avions adverses et les a contraints à faire demi-tour. A eu fréquemment son appareil

Et je ne puis parler de sa conversation, sans me rappeler un entretien que j'eus avec lui au début de la guerre, près de Nancy, dans un petit café. Nous étions quatre : il y avait le sénateur Reymond, l'adjudant Clamadieu, Peretti et moi. C'était l'époque où l'on publiait les prédictions déclarant que la guerre ne durerait pas plus de trois mois ! Nous en étions venus à parler des sciences

occultes et des superstitions.

J'affirmais ma croyance dans les lignes de la main et je citais comme exemple le cas de mon frère aîné :

— Dans sa main, disais-je, est marqué d'une façon très précise un accident dans sa jeunesse. En effet, à dix-huit ans, il reçut une balle de revolver. Et je ne vis pas, car il a demandé à partir avec un régiment de l'active, alors que sa qualité de conseiller à la Cour d'appel de la Guyane l'en dispensait ; or sa ligne de vie s'arrête nette vers quarante ans.

Le mois suivant j'avais la profonde douleur de voir mon frère tomber au champ d'honneur.

Clamadieu, pour dissiper mon inquiétude, prit alors la parole :

— Ma femme est allée au début de la guerre consulter une cartomancienne. Elle lui a affirmé que dans les trois jours j'obtiendrais une augmentation de situation. C'était le samedi, et le mardi suivant je passais adju-

dant. Mais, fort heureusement, je ne crois pas à ces balivernes, car cette sorcière a ajouté que je n'en profiterais pas, devant mourir de mort violente avant peu.

Quelques jours après, en reconnaissance au-dessus du bois de Mort-Mare, une panne survenait, l'avion atterrissait devant les tranchées allemandes : le sénateur Reymond et l'adjudant Clamadieu étaient tués.

Souvent je pense à cette réunion macabre et je la rapproche d'une photographie du meeting de Blackpool, où se tenaient par le bras Le Blond, Delagrangé, Latham et Cody : tour à tour les quatre camarades se tuèrent.

Après Clamadieu et Reymond, Peretti a succombé. Je suis le dernier survivant. Jusqu'à quand ?

JACQUES MORTANE.



LA DÉCORATION DE L'AVIATEUR COMMANDANT TRICORNET DE ROSE, MORT AU CHAMP D'HONNEUR

Un des meilleurs pilotes et un chef d'un courage, d'une habileté, d'un sang-froid qui ne furent jamais dépassés. Il joignait à ces qualités les connaissances d'un parfait technicien.

atteint par l'artillerie ennemie, en particulier le 10 septembre 1915 où il est rentré avec un avion percé de plus de dix éclats, ayant quand même accompli jusqu'au bout une reconnaissance à longue portée. » Le 10 décembre 1915, il recevait un éclat d'obus au bras et rentrait sans se soucier de sa souffrance, et le 11 mars 1915, au cours d'un combat, il abattait un avion qui tombait en flammes.

Petit, brun, les yeux bleus pleins de décision, Peretti semblait un symbole de bravoure. C'était un Corse d'une audace exceptionnelle. Avant d'être pilote, il avait moissonné de nombreux lauriers comme cavalier. Il était d'une modestie rare : il fallait l'entendre narrer ses exploits de sa voix grasseyante, avec son humour méridional. Il exagérait à rebours.

J'ai vu...

Une pompe aspirante rejette l'eau mêlée au sable et peut-être à l'or et aux objets précieux.

Le sable pompé passe sur un tamis. Il y resta un jour pour 650.000 francs de vieux ducats.

L'ouverture d'un tuyau dragueur qui déverse 28.000 kilos de sable ou de vase à la minute.



Une ancre remontée par le "Lutetia" de l'abîme où elle dormait depuis un siècle.

Un scaphandrier chercheur d'or, et qui se prépare à descendre à plus de 80 mètres découvrir le trésor enseveli.

Un canon de marine remonté par le "Lyons". Il avait été enseveli, dit-on, à la fin du XVII^e siècle.

LA RECHERCHE DE L'OR SUBMERGÉ. — PENDANT LA GUERRE, LA MER A ENGLOUTI TROIS CENTS MILLIONS

En s'attaquant indifféremment aux paquebots des belligérants comme à ceux des puissances neutres, les sous-marins allemands n'ont enrichi... que les profondeurs de la mer. Faible appoint,

d'ailleurs, pour ces abîmes qui, du fait des batailles et des naufrages survenus au cours des trois derniers siècles, avaient déjà englouti, en métaux précieux, des sommes qui se chiffrent par milliards!

Ces derniers mois une compagnie américaine a entrepris scientifiquement l'exploitation de ces trésors perdus dont la richesse croît de jour en jour. On parle de moyens nouveaux, de dragues

puissantes, de chariots sous-marins, etc. Ces recherches sont passionnantes. Aussi avons-nous cru intéresser nos lecteurs en leur montrant ici les chercheurs de trésors sous-marins en action. (Voir article, page 366.)

CARNET D'UN PRISONNIER⁽¹⁾



VUE GÉNÉRALE DU CAMP DE PRISONNIERS DE CASSEL OU NOTRE COLLABORATEUR FUT INTERNÉ AVEC 19.000 FRANÇAIS.

LES RAVAGES DU TYPHUS. — LE COMMANDANT DU CAMP PASSE DEVANT UN CONSEIL DE GUERRE. — CYNIQUES DÉCLARATIONS

Les plus robustes étaient terrassés les premiers. Parmi les Français, 95 p. 100 furent atteints du typhus, 24 p. 100 succombèrent. On compte environ 2 800 victimes. Des sections de 21 hommes furent réduites à 9 et 10 unités. Dans une section de ma compagnie, il resta trois hommes. Beaucoup de morts furent entassés sans avoir pu être reconnus. Interprète de la septième compagnie, j'ai eu à instruire six cas de disparition.

Au mois de septembre dernier, j'ai écrit au maire d'une commune de la Mayenne pour lui faire part du décès d'un homme de ma section qui était disparu et dont j'avais retrouvé sur les livres de la compagnie la date du décès survenu fin mars; sa femme avait continué à lui écrire pendant ces six mois. Ce fait s'est présenté fréquemment. L'affolement causé par l'épidémie ne régnait pas seulement sur les prisonniers, mais il s'était propagé chez les Allemands. Un soldat de la landsturm, père de six enfants, avoue qu'une des compagnies chargées de la garde du camp eut 80 morts et malades; les casernes de la ville furent consignées et le camp mis en quarantaine.

Pour laisser la France dans l'ignorance de ce qui se passait, on n'autorisa que les correspondances par carte postale. Avant leur départ on les faisait passer à l'étuve, et il était absolument interdit d'y parler de l'épidémie. D'ailleurs on prit mille précautions pour ne pas l'avouer. C'est ainsi que dans la feuille de diagnostic placée au-dessus du lit de chaque malade on voyait écrit : grippe, influenza, bronchite, mais jamais

le mot terrible : Typhus. Beaucoup de cas furent compliqués d'affections pulmonaires, broncho-pneumonie ou pleurésie.

La gravité de la situation du camp émut le gouvernement impérial, qui y envoya une commission d'hygiène. Le camp fut reconnu insalubre et mal entretenu.

Le général von Kruska, commandant du camp, fut reconnu responsable. On lui reprocha de n'avoir pris ni les précautions les plus élémentaires d'hygiène, ni aucune mesure préventive devant l'épidémie. Il fut d'abord blâmé, puis destitué. Nous apprîmes dans la suite qu'il avait été cité devant un conseil de guerre, cassé de son grade et envoyé dans une province d'où il lui fut interdit de sortir.

Le conseil de guerre lui ayant demandé pourquoi il n'avait point pris au début de l'épidémie les moyens préventifs les plus efficaces pour éviter qu'elle se propageât, il aurait répondu que, "trop vieux pour aller au feu, il avait considéré qu'il faisait un acte de patriotisme en laissant mourir le plus grand nombre des prisonniers qui lui étaient confiés".

LE SUCCESSEUR DE M. VON KRUSKA. — LE SERVICE DE DÉSINFECTION. — O PUDIQUE ALLEMAGNE !

Le général qui le remplaça dans le commandement du camp, M. von Kœmping, eut pour premier soin de prendre les mesures les plus énergiques pour son assainissement complet. Il fit venir des étuves et entreprit des travaux de désinfection qui durèrent trois mois. Il fit construire des hôpitaux, 16 tentes nouvelles de 100 lits, 3 de 200 lits et 5 de 150 lits.

Quatre compagnies de 1 000 places furent transformées en hôpitaux de convalescents; 120 médecins français, russes et anglais, dont beaucoup vinrent de Münden, furent appelés, qui organisèrent les hôpitaux à la française; les juifs polonais furent remplacés par des infirmiers français.

Jusqu'en juin, les hôpitaux furent comblés, et une épidémie de diphtérie se déclara, elle fut heureusement vite enrayée.

En juillet, le mal avait complètement disparu, les compagnies furent déconsignées et la vie du camp reprit normale.

Le mois de mai avait été d'abord très chaud; puis vint une période de froid accompagné de pluies abondantes.

C'est à ce moment que commença la désinfection.

Le réveil sonnait à 4 heures et demie; il fallait sortir des baraques tout ce qui s'y trouvait, objets personnels, objets de campement, objets appartenant aux malades, et, quel que fût l'état du temps, le tout était installé sur le sol, puis on attendait l'ordre du départ.

Le linge de corps neuf ou propre devait être attaché de façon à pouvoir flotter; on faisait un ballot des couvertures et de la toile de la paille préablement vidée. A 5 heures et demie, distribution de café, puis départ pour la désinfection, chaque homme portant ses ballots de linge.

Les bâtiments de la désinfection se trouvaient à gauche et dans le bas du camp, près



Deux camarades font leur cuisine en plein camp sur un fourneau improvisé.

(1) La première partie de ce carnet a paru dans le numéro 79.

du talus du chemin de fer le long duquel courait le double grillage de clôture.

Arrivé là, on mettait en tas les ballots de linge d'un côté, et de couvertures de l'autre, après avoir eu soin d'y attacher avec de la ficelle des morceaux de carton avec un numéro, et on attendait son tour sous la pluie, le vent ou le soleil.

On passait cent par cent, et quand la centaine qui précédait notre tour partait, quelle que fût la température ou l'heure, on se déshabillait et on faisait un troisième ballot de ses effets. On restait ainsi une heure et plus, complètement nu, grelottant ou ruisselant de pluie, tandis que les ballots de vêtements et de linge attendaient la désinfection ou, désinfectés, qu'on revint les prendre, le tout dans la boue pêle-mêle sous la pluie, piétinés, traînés de droite et de gauche dans un gâchis affreux. Pour donner une idée de la moralité allemande, lorsqu'on apprit en ville cette exposition quotidienne, chaque jour des groupes de femmes venaient le long du chemin de fer regarder ces hommes nus et s'exciter de ce spectacle.

J'ai vu — et de nombreux témoignages pourront le confirmer — des dames du monde et des jeunes filles encore en jupes courtes venir avec des appareils photographiques et des jumelles, et rester là des heures entières à regarder de tous leurs yeux.



Un groupe de prisonniers de toutes les nationalités du camp de Cassel photographiés par l'auteur du Carnet.

Ce n'est que trois semaines avant les dernières désinfections que des bâches furent tendues pour cacher ce spectacle. Mais, des trains de voyageurs, on pouvait profiter de cette exhibition, et en passant toutes les portières étaient pleines de têtes de femmes le cou tendu, les yeux brillants. J'avoue que je n'aurais jamais pu supposer cela de la part des femmes allemandes. A l'hôpital les dames et demoiselles de la Croix-Rouge, femmes de la haute société, me disaient si souvent avec mépris : « Ah ! vous habitez Paris, cette ville aux mœurs si légères, si scandaleuses, cette véritable Babylone moderne ! »

COMMENT ON SE DOUCHAIT AU CAMP DE CASSEL

Lorsque venait le tour de passer, on se rendait à la salle de douches. Il fallait auparavant tremper ses souliers et son képi dans un baquet d'eau additionnée de crésyl (et gare

aux coups de crosse pour ceux qui ne les trempaient pas complètement), et mettre son linge de corps dans l'étuve après un savonnage sérieux; on attendait la fin de l'heure pour reprendre son linge, l'arracher de l'étuve. Rien n'est moins agréable, vous le croirez sans peine, que de se sécher à l'air, les pieds gelés dans des chaussures humides et le képi alourdi par l'eau. Enfin les étuves s'ouvraient, on les vidait en jetant leur contenu pêle-mêle, au petit bonheur. Il fallait toujours se disputer, se battre pour retrouver ses vêtements qu'on remettait toujours tout humides, tout salis. Enfin, on pouvait aller à la soupe, c'est-à-dire que, tout étant hors de la baraque dans un désordre indescriptible, il était impossible de préparer quelque aliment et on se restaurait tant bien que mal, avec du pain et des conserves.

L'après-midi on allait retirer ses deux autres ballots de linge et de couvertures. On les retrouvait jetés en tas dans la poussière ou dans la boue. Les cordes qui les retenaient avec les numéros d'ordre s'étaient presque toujours déliées, et les premiers arrivés fonçaient dans le tas, éparpillant le tout pour retrouver leur bien : serviettes, chemises, caleçons, mouchoirs voltigeaient de tous côtés.

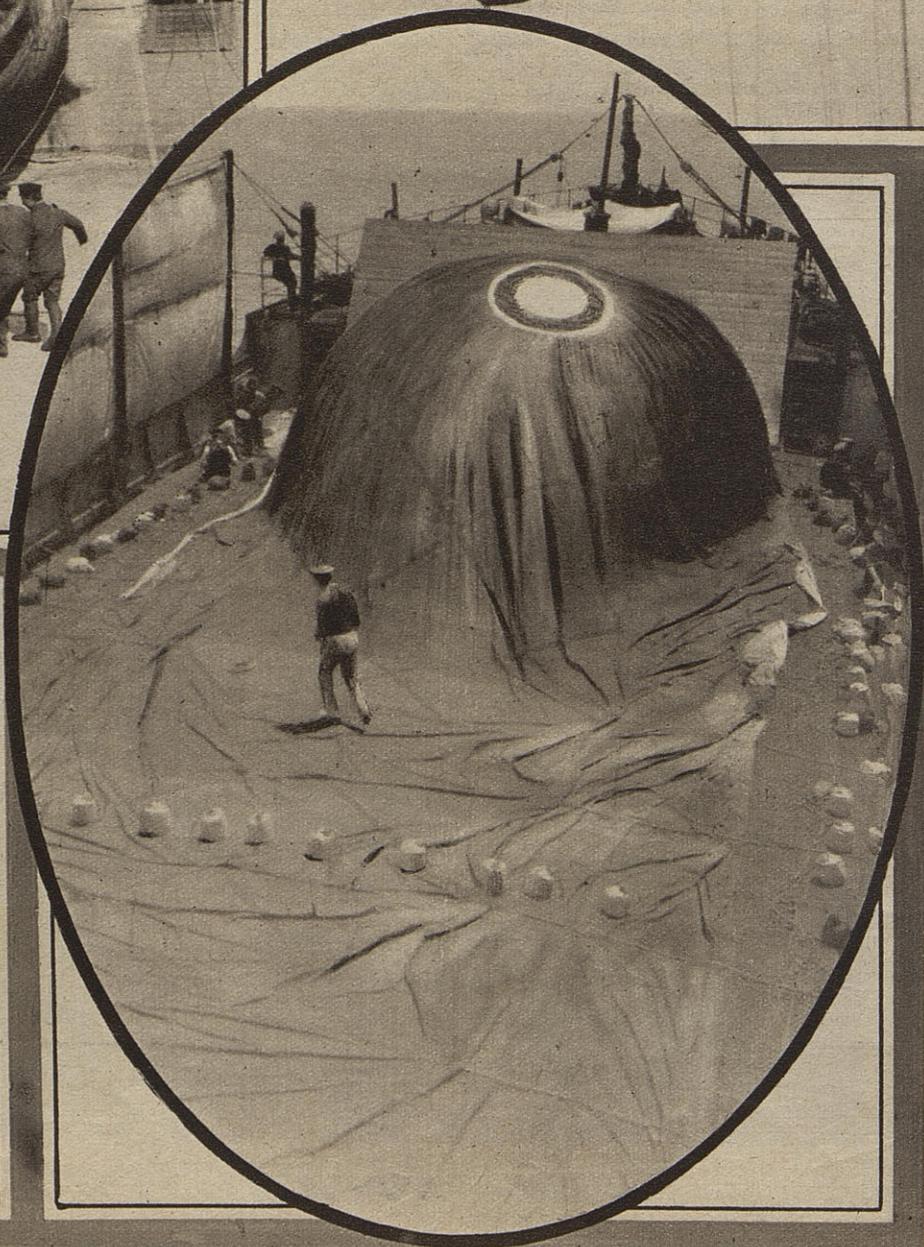
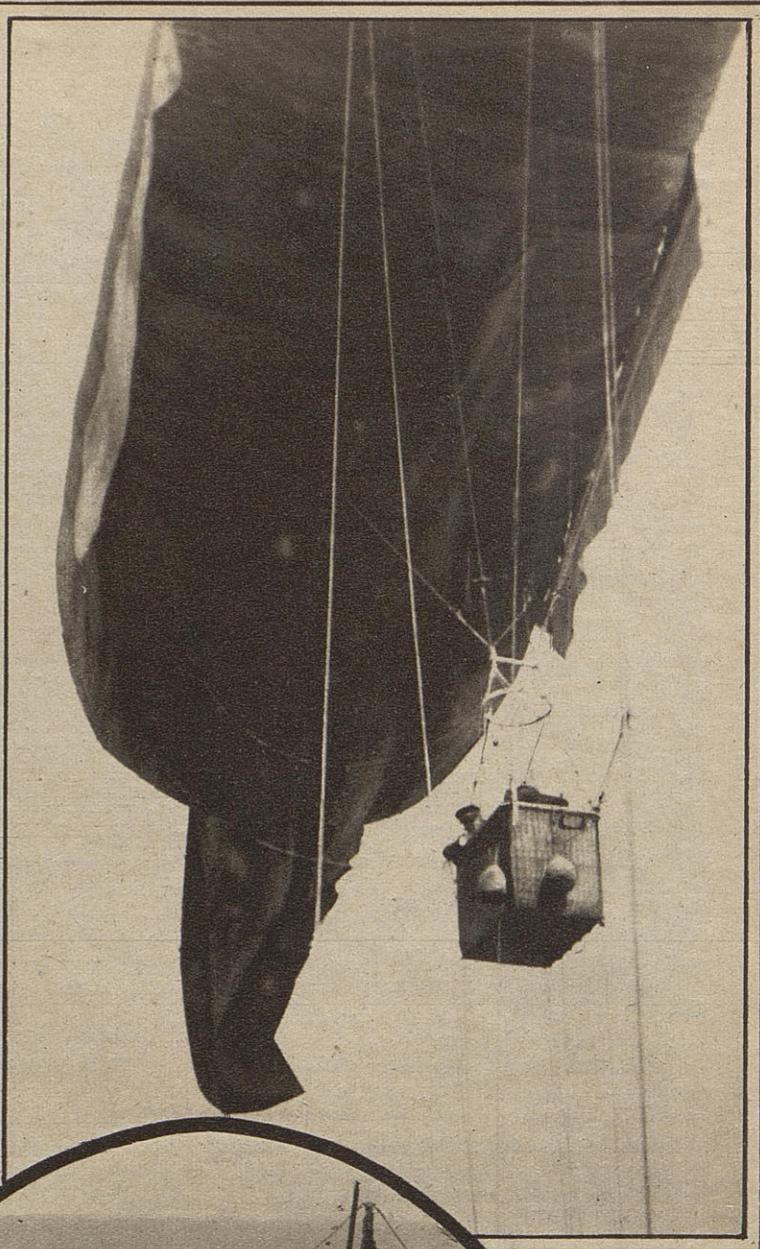
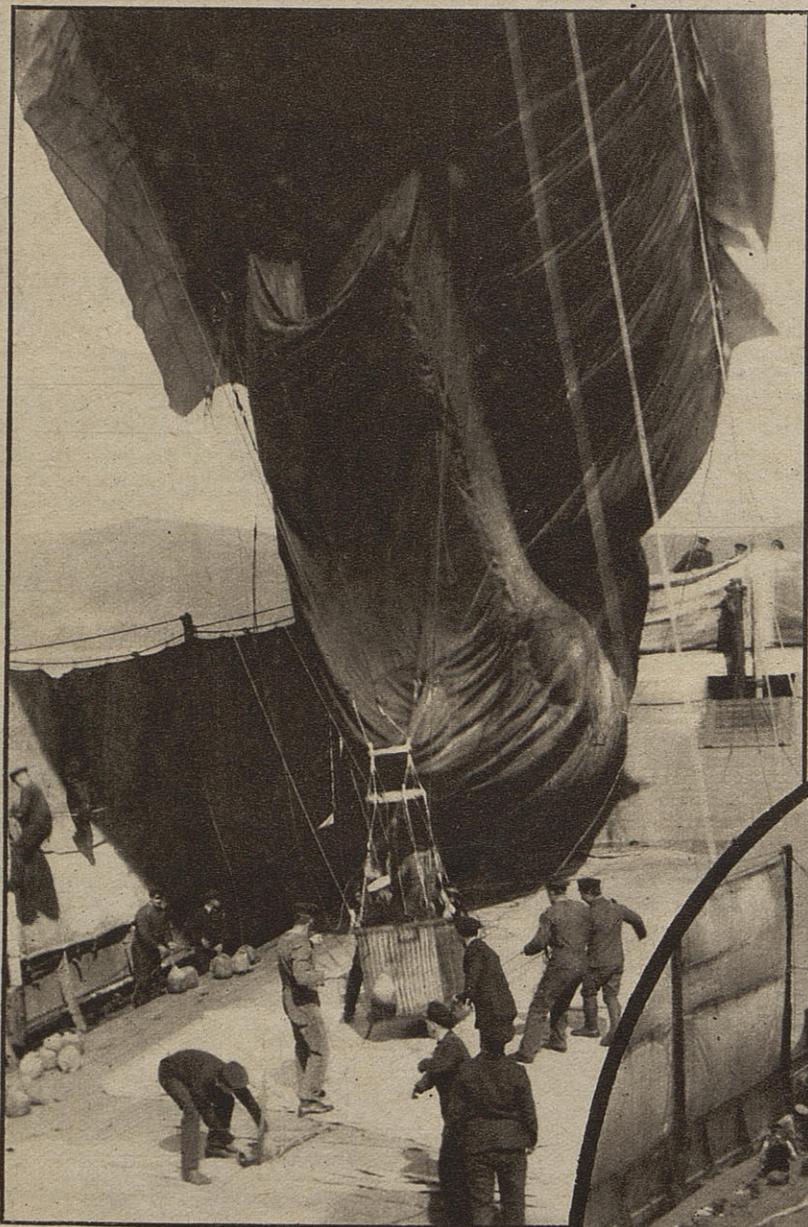
(A suivre.)



UN CONCERT A SALONIQUE. — LE DIMANCHE DE NOS SOLDATS DE L'ARMÉE D'EXTRÊME-ORIENT

J'ai vu...

LA FLOTTE ANGLAISE AUSSI
A SES BALLONS CAPTIFS



Avec une escadre légère, ce navire anglais, qui bat pavillon amiral, croise au large. Sur le pont, on a déployé l'énorme enveloppe de soie qui, bientôt s'animant sous les jets d'hydrogène, ressemble à quelque poulpe géant que les marins auraient arraché à la mer. Mais bientôt la forme se précise et le ballon se balance au-dessus des flots. Dans l'étroite nacelle, l'observateur prend place et s'élève à quelque deux cents mètres de haut. Grâce à cette vigie aérienne qu'un câble solide rattache à son bord, le croiseur rapide surveille mieux l'horizon, tout prêt à prendre en chasse le Zeppelin qui voudrait survoler quelque paisible cité ou l'ennemi qui chercherait à s'approcher d'un inoffensif port de pêche.

J'ai vu...



SILHOUETTES DE

MODES, EN JUIN

Les robes de cet été seront toutes très amples, plissées régulièrement ou taillées en forme, ou encore faites de plusieurs volants. Elles seront courtes et, dans le bas, très évasées. Pour les chapeaux, grands ou petits, au goût de chacune, ils se

porteront garnis seulement de fleurs et de rubans. Comme tout le faisait prévoir, la coiffure se mettra en harmonie avec le style de la robe. Elle sera 1830, comme l'indiquent les deux documents ci-dessus : chignon bouffant, placé très haut.

LES TRÉSORS SUBMERGÉS ET LEUR EXPLOITATION

IL nous faudra attendre la fin de la guerre pour connaître la valeur totale des cargaisons englouties depuis le mois d'août 1914. Mais notre sujet nous porte à ne considérer ici que les cargaisons de métaux précieux, monnayés ou non, et théoriquement récupérables.

Nous manquons d'éléments précis pour en déterminer la valeur exacte. On a rien écrit là-dessus. Nous savons seulement que, s'appuyant sur des informations de source privée, certains économistes croient pouvoir avancer que la valeur des trésors engloutis durant cette période serait de 100 à 125 millions de francs.

Ce joli denier suffirait à motiver les efforts de la compagnie américaine qui vient, dit-on, de se fonder pour exploiter les précieuses épaves de la guerre.

La perspective eût été plus alléchante si les pirates avaient jamais réussi à couler un des navires qui ont transporté aux États-Unis les remises monétaires des Alliés. Nous savons de bonne source qu'un seul paquebot emporta dans ses cales deux cent trente millions de francs en pièces d'or ! Il ne fallut pas moins de 65 camions automobiles pour transporter cette énorme quantité de *sovereigns* à travers New-York jusqu'aux caves de la sous-trésorerie de Wall-Street !



Quand on aborde cette étude de l'exploitation des trésors sous-marins, on y rencontre, dès les premières recherches, des chiffres fascinants bien faits pour stimuler le zèle des inventeurs.

Ce fut durant les dernières années du XVI^e siècle, alors qu'Espagnols, Hollandais et Portugais allaient chercher dans les mines du Nouveau-Monde des cargaisons de métaux précieux, que l'Histoire enregistra l'existence des premiers trésors sous-marins.

Les archives de Madrid et de Séville évaluent à quatre cent cinquante millions les richesses qui gisent dans le golfe du Mexique. Cette somme, équivaut actuellement à plus d'un milliard de francs.

Ces mêmes archives déterminent la valeur des cargaisons précieuses qui dorment dans la partie sud-est de la Mer des Antilles.

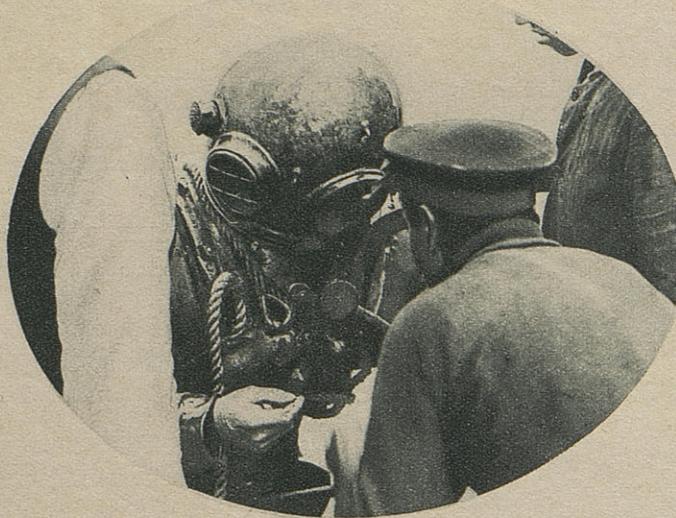
Ces cargaisons, composées de pièces de monnaie pour un cinquième, le surplus étant constitué par des lingots, seraient d'une valeur de trois cents millions.

Bref, sans vouloir revenir ici sur des faits trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler et en écartant les trésors qui sombrèrent en haute mer, c'est-à-dire dans des parages trop profonds pour qu'on puisse songer à les repêcher, on peut évaluer l'importance des richesses sous-marines, théoriquement exploitables, à la somme fantastique de deux milliards deux cent soixante-deux millions de francs !

Ce chiffre suffirait à expliquer pourquoi tant de compagnies se sont fondées pour l'exploitation des trésors sous-marins et la recherche des épaves. En 1914, à la veille de la guerre, on comptait quinze de ces entreprises, organisées en Suède, en Norvège, en Écosse et aux États-Unis. Il est inutile de

dire qu'elles ont eu de nombreuses devancières au cours des siècles précédents.

Nous ne prendrons, à titre d'exemple, que le cas de l'*Amiral-de-Florence*, ce navire qui transportait le trésor de 210 millions de



Un des scaphandriers chercheurs d'or du Lyons.

l'Invincible Armada que Philippe II envoyait conquérir l'Angleterre.

L'histoire n'a jamais pu établir exactement dans quelles circonstances périt le célèbre navire. On sait seulement qu'il venait de jeter l'ancre à moins de 300 mètres du rivage, quand une explosion le fit disparaître sous les flots.

Ainsi, nous nous trouvons en présence d'un fait précis : un navire, contenant dans ses flancs un trésor de 210 millions, sombre à moins de 300 mètres d'une rive habitée, et par un fond de douze à treize mètres seulement. Comment expliquer qu'une pareille fortune, n'ait jamais été récupérée ?

Il nous faut arriver en 1905 pour constater un commencement de succès dans les recherches entreprises. Constituée à Glasgow, une société s'attaquait au problème, après s'être pourvue d'un outillage approprié.

Les travaux commençaient en juillet 1905. Six semaines ne s'étaient pas écoulées que les promoteurs de l'entreprise se sentaient le droit de chanter victoire : leurs machines ramenaient de l'intérieur de la vieille coque des quantités d'objets de valeur, armes ciselées, vases et chandeliers d'argent, statuettes.

De 1907 à 1912, la pêche ne produisit qu'un butin d'armes et de petites pièces d'artillerie, dont un canon aux armes de François I^{er}. En 1913, quelques pièces d'or et d'argent firent renaître l'espoir que le fameux trésor était enfin atteint.

Mais, deux jours après cette trouvaille, une violente tempête ensevelissait l'épave sous une épaisseur de six mètres de sable, anéantissant ainsi le labeur de huit années de travail ! Et l'on ne saurait affirmer encore si les chercheurs de trésors récupérèrent jamais les 210 millions de l'*Amiral-de-Florence* !

Le cas de la *Lutine* n'est pas moins intéressant. C'était une frégate anglaise, patrie en octobre 1799 de Grand-Yarmouth avec

1 200 000 livres sterling, qui se perdit corps et biens à l'entrée du Zui-der-Zée, en vue du petit port de Terschelling.

En 1912, après une série de recherches infructueuses une compagnie écossaise construisait un navire spécial, le *Lyons*, qui, commandé par un ingénieur de grande expérience, le capitaine Gardiner, venait jeter l'ancre en face de Terschelling. Construit à faible tirant d'eau, le *Lyons*, est muni de puissantes machines qui, à l'ancre, actionnent une pompe aspirante de grand débit.

Mais voyons quels résultats ont été obtenus avec le *Lyons*.

Ce n'est qu'en septembre, après huit mois d'essais que les appareils spéciaux du navire remontaient plusieurs canons, quantité de boulets et de biscayens, deux ancres énormes, pesant chacune 3 tonnes, et un grand nombre d'objets divers : armes, ustensiles de cuisine, clous, etc.

Dans les derniers jours de ce même mois, la pompe déposait dans le tamis, avec ses tonnes de sable, plusieurs centaines de pièces d'argent. En une seule journée, le butin se montait à 65 000 francs ! Le trésor de la *Lutine* était retrouvé !...

Mais le mauvais temps se mettait de la partie, et le *Lyons* devait ajourner ses recherches à l'année suivante. La campagne de 1914 fut brusquement interrompue par la déclaration de guerre.

La compagnie américaine dont on annonce la formation aura-t-elle plus de succès que ses devancières ?

Souhaitons-le mais sans trop l'espérer ! Souhaitons aussi que l'océan rende, tôt ou tard, les fortunes colossales que lui ont confiées la rage des éléments et la malignité des humains !

VICTOR FORBIN.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 20 au 26 mai

SAMEDI 20 mai. — Les armées autrichiennes sont aux portes de la Vénétie.

— Combats acharnés sur le front de Verdun.

DIMANCHE 21. — Les délégués de la Douma arrivent à Paris.

— L'offensive autrichienne semble contenue.

— Violents assauts contre le Mort-Homme.

— Navarre abat son onzième avion; Nungesser son cinquième.

LUNDI 22. — La lutte continue acharnée, pour la possession du Mort-Homme.

— L'aviateur Georges Boillot est mort samedi 20, au champ d'honneur.

— L'Allemagne nomme un dictateur aux vivres.

— Dans le Trentin, les italiens repoussent les Autrichiens.

MARDI 23. — A Verdun, bonne journée, nos troupes reprennent le ort du Douaumont et, sur la rive droite pénètrent dans les tranchées allemandes sur deux kilomètres.

— Le Roi George signe le bill pour le service obligatoire.

MERCREDI 24. — A Verdun, nous organisons nos gains de la veille.

— En Perse, les troupes font leur fonction avec les forces anglaises au-dessous de Kout.

JEUDI 25. — Les Allemands nous reprennent Douaumont au prix de pertes inouïes; ils prennent pied dans Cumières.

— L'armée italienne repliée sur ses secondes lignes, tient tête à l'offensive.

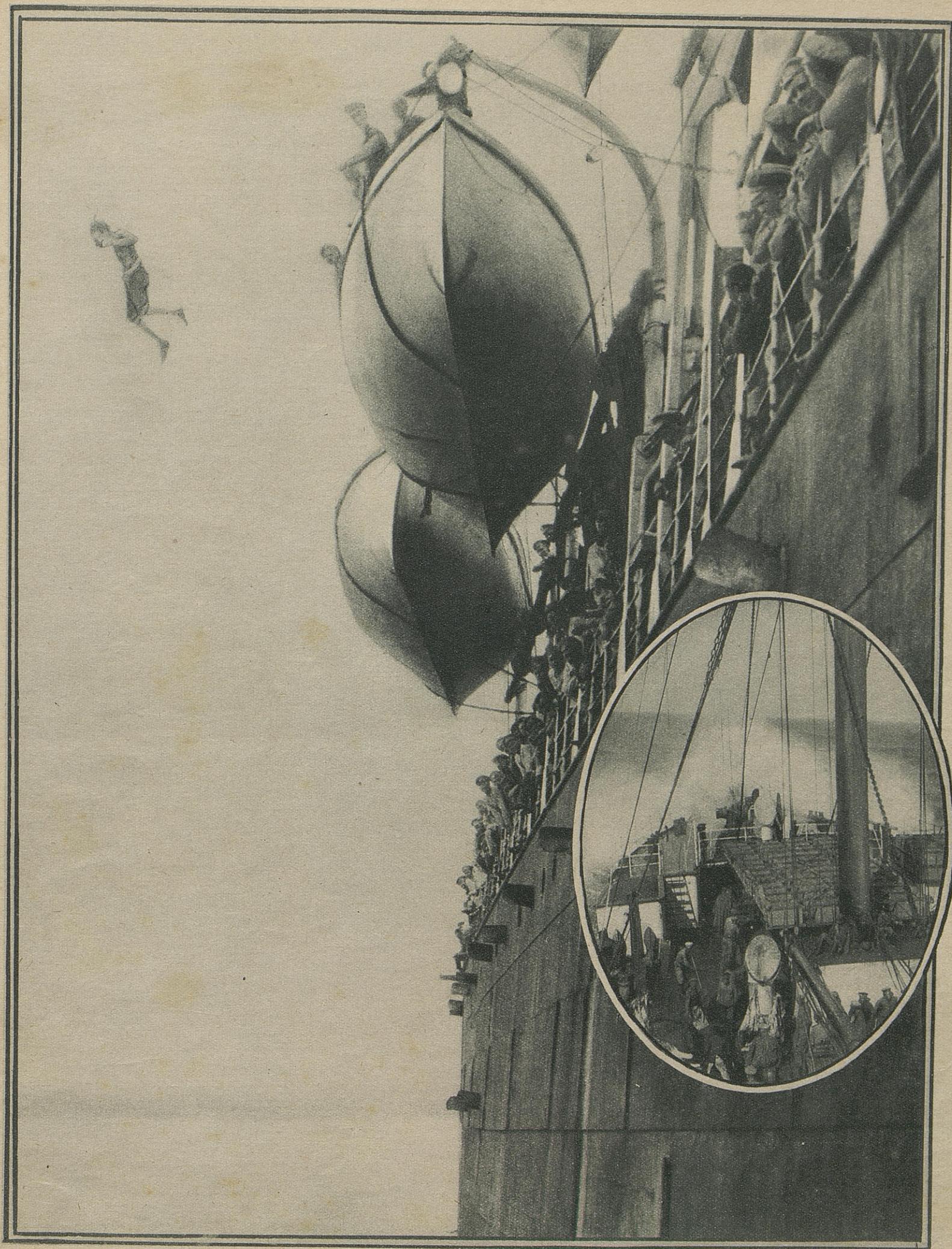
— Le général Gallieni est très gravement malade.

— Helfferich devient son chancelier.

VENDREDI 26. — Sur le front de Verdun, les Allemands essaient, sans résultat de consolider et d'agrandir leurs succès de la veille.

— L'Autriche redouble ses efforts.

En Route! En Route! En Route! En Route! En Route! En Route!



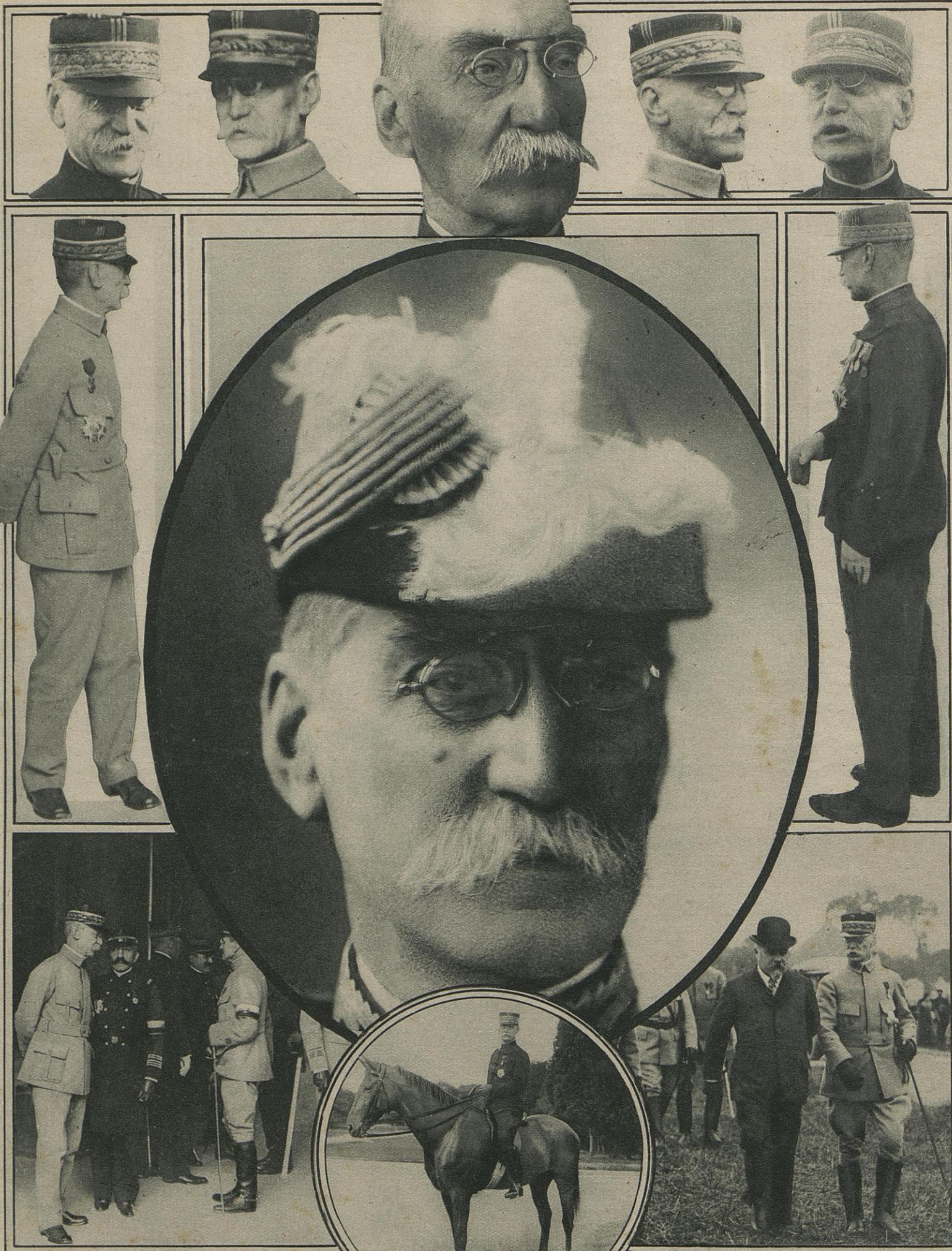
... ET LES RUSSES ARRIVENT TOUJOURS... LE PLONGEON PENDANT L'ESCALE

Nos lecteurs savent la rude étape que fut, pour les troupes russes venues se battre à nos côtés, le voyage de Moscou à Marseille. 80 jours de mer, 80 jours d'entrepont par tous les temps... le vent glacé de Dalny et le soleil de l'Equateur. Il fallait la robuste santé des

soldats du tzar pour y résister. Pendant ce long voyage, une de leurs distractions aux escales était, pour ces soldats, d'assister aux prouesses nautiques de quelques-uns d'entre eux. Le plongeon que nous publions ici fut effectué en rade de Singapour, où le transport s'arrêta.

Quelques expressions

du général Galliéni.



Le général Galliéni et Pierre Loti.

**LE GENERAL GALLIÉNI.
MEURT A VERSAILLES**

C'était un vrai chef et le Gouvernement savait qu'il pouvait compter sur lui le jour d'angoisse où il l'appela au gouvernement militaire de Paris. Tout de suite sa proclamation aux Parisiens le "Jusqu'au bout" légendaire, rafermit les courages. On sait aussi la part décisive que le général Galliéni prit à la victoire de la Marne en lançant

Le général Galliéni et M. Poincaré.

**LE GÉNÉRAL "JUSQU'AU BOUT"
LE 27 MAI**

contre la gauche de Von Kluck l'armée Maunoury. Devenu ministre, il voulut balayer la paperasserie, secouer les inerties, briser les recommandations. Sa phrase à la Chambre des députés : "Vous m'obligez à un métier auquel je ne suis pas fait" lui valut des immunités. Il est mort lucide et encore plein de jour. C'est un deuil pour la Patrie.